

---

Le Commissaire quant à lui repensait à la scène du matin dans le bureau du Maire. Il aimait les effets. Il aimait faire peur, voir l'autre douter, perdre son assurance, perdre ses mots aussi, ou les confondre, ne plus savoir choisir les bons. Cela n'avait pas été très difficile avec le Maire. Il en avait connu de plus coriaces. Et il l'avait laissé sans lui dire tout. Il l'avait quitté sur des questions. Il avait simplement présenté au Maire les documents. Sans lui faire part des conclusions auxquelles ils permettaient d'arriver. Il avait détruit chez lui la paix, la quiétude. Il imaginait l'angoisse qui faisait son chemin. Comme une fouine qui rongeaient de ses crocs sales chaque seconde de vie, la dépeçait et l'abandonnait à demi dévorée et souillée pour s'attaquer à la suivante.

Le Commissaire vida d'un trait son verre de vin. Il occupait une table en terrasse du café. Il avait eu l'intention, après sa visite au Maire, de marcher dans la ville, mais bien vite le sentiment de progresser dans une termitière l'avait saisi : la taille des rues, celle des maisons, l'impression étouffante de labyrinthe, tout concourait à donner le sentiment de progresser sous terre mais en plein jour, dans un amas oppressant de matériaux plus noirs les uns que les autres, pavements, trottoirs, murs, toits, portes, volets.

Les femmes et les hommes qu'il avait croisés dérobaient leur visage à sa vue en tenant leur tête baissée vers le sol, si bien qu'ils perdaient toute humanité, pour finir par ressembler à de gros insectes inquiétants. Il avait rejoint sa chambre, s'était allongé sur le lit, après avoir pris dans sa valise une bouteille de whisky qu'il avait bue au goulot.

La termitière avait disparu, et avec elle ses occupants. Il avait repensé à son entretien avec le Maire, et la façon dont il avait pris congé de lui, sans dire un mot, sans dévoiler aucune de ses intentions, laissant l'élu rouler ses yeux brillants sur la liasse de photocopies, sortant de la pièce sans refermer la porte.

La Secrétaire l'avait regardé avec crainte. Il avait remarqué que sa gorge se marquetait de plaques rouges nées de son émotion. Il lui avait adressé un grand sourire. Le rouge avait migré sur ses pommettes. Il s'était assoupi sur cette vision.

Le Cafetier lui apporta le plat du jour. Il ne demanda pas d'explications. Il n'y toucherait pas. Il n'avait pas faim. Il n'avait jamais faim. Il avait sans cesse soif. Il commanda une deuxième bouteille de vin.

Face à lui, au milieu de la place du port, une table longue d'une vingtaine de mètres avait été dressée. Les convives n'étaient pas encore arrivés. Un vent chaud soulevait les nappes en papier.

---

Certaines serviettes étaient à terre. Un verre était renversé. Il songea à la Cène. Avant qu'elle ne commence. Un motif qu'aucun peintre n'avait jamais songé à représenter. Quelqu'un avait disposé les assiettes, les verres, les couverts, puis s'était retiré. Une servante ? Un des apôtres ? On n'attendait que le Christ et ses compagnons, et Judas, pour que se mette en marche le dernier acte de la tragédie pourtant banale qui occupait depuis deux mille ans une grande partie de l'humanité.

Le Commissaire avait un faible pour Judas. Voilà si longtemps que Judas était détesté. Le Commissaire aurait aimé être détesté aussi durablement. Comme Judas. L'amour finit tôt ou tard par s'estomper. Mais pas la détestation. Elle demeure, grandit même parfois, se réactive sans cesse. Elle est le moteur profond du genre humain. Au final, le triomphe de Judas sera plus durable que celui du Christ, dont on peut voir partout combien il s'effrite. Les preuves d'amour manquent entre les hommes, alors que les indices de la trahison et du mal prolifèrent. Le Commissaire se versa de nouveau du vin. Il trinqua mentalement à Judas.

Peu à peu les pêcheurs arrivèrent et se rassemblèrent autour de la table. Ils parlaient fort, s'interpellaient et riaient dans un dialecte que le Commissaire ne comprenait pas. Certains d'entre eux se dirigèrent vers un entrepôt. Ils en ressortirent en portant des tonnelets, des corbeilles remplies de pain, des bocaux, des plats, des fromages, des jambons. Un amas de victuailles et de bouteilles encombra bientôt la nappe. Ce n'était plus la Cène. On entrait soudain de plain-pied dans la peinture d'un primitif flamand. Abondance de nourritures, boissons, rires édentés qui fendaient des faces abruties et brûlées de soleil, physiques bancals, ivresses naissantes, grosses mains noueuses, visages stupides. Le vulgaire et l'idiotie. Le boire et le manger. L'oubli de la mort, qui pourtant, quand on y regarde bien, se loge toujours quelque part dans le tableau : un crâne au pied d'un arbre, une branche en forme d'ossement, deux corbeaux, une faux posée contre une grange, un arbre nu au cœur des blés mûrs, des vers dévorant un fruit.

Et ici, où donc la mort se cachait-elle ? Était-ce lui-même qui l'incarnait en ce jour ?

Philippe Claudel (2018), *L'Archipel du Chien*, Stock, Paris, p.126-129.

(éd. de réf. Le livre de Poche)